

DOMINIQUE BATRAVILLE

L'ANGE
DE CHARBON

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

*Je remercie vivement Aïda Maigre-Touchet,
Syto Cavé, Emmanuel Vilsaint, Iléus Papillon,
Guy-Régis Junior, Henry Mathieu Georges, Kendy Vérilus,
Olivier Théralus, Paquito Exantus...*

La rédaction de ce roman a été amorcée dans le cadre d'une résidence
d'écriture à Paris, octroyée à l'auteur par CulturesFrance, entre
septembre 2010 et janvier 2011.

© Zulma, 2014.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *l'Ange de charbon*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Ma ville croule, s'écroule sous le poids des délits et délires de voyance. Tout le monde aurait vécu en songe le Mardi des douleurs. Les uns et autres subissent les effets de la blesse.

Ma ville Port-au-Prince aurait été rayée de la carte du monde. La télévision locale diffuse le film de l'Exposition universelle de Port-au-Prince 1949.

Les images du vieux Port-au-Prince montaient en moi comme des cantiques des degrés. J'avais l'impression que j'étais redevenu un ange, un ange de charbon de la première saison, un ange de charbon ardent, un ange pour apporter joie, paix, sagesse aux aveugles nés, parole claire aux bègues, prudence aux apprentis sorciers, modération aux dictateurs à quatre sous. Dans mes hallucinations auditives et visuelles, je revis toutes les scènes de l'Opéra pharaonique de Verdi. J'avais la sensation d'être un sphinx à entendement supérieur. La chanson créole *Aïda*

m'a creusé profondément les oreilles : « Aïda ô, c'est bon ! »

Pourquoi faudra-t-il inventer encore cette ville frappée par Richter ? Cette ville bavarde, assassine et putain va-t-elle se transformer en mouvoir ? Une ville aux lampadaires éteints, aux égouts affamés, aux dents insatisfaites, une ville capable de se... hisser jusqu'aux réserves atomiques célestes ?

Nous aurons encore besoin d'architectes pour la tracer, de peintres pour orner ses artères de vèvés, de musiciens dignes de la chanter nuit et jour. Refaire cette ville avant qu'elle ne revienne Port-aux-Crimes ?

Voici mon Oracle de la nuit, une nuit à l'échelle des constellations plus grecques que jamais. Je refais tes places, rebaptise tes fontaines surpeuplées d'oiseaux fous.

Je récolte les larmes des lycéennes et collégiennes aux pieds purs comme l'éther. Port-au-Prince, ville-hangar, ville-écurie, ville-savane, ville black-out. Te voici signature libre. Je te réinvente sur une page volante. Tu es mon aqueduc, mon chant des montées. Port-au-Prince, je te dessine en mini-jupe. Et te chausse de sandales en caoutchouc. Ville, je te débaptise, tu seras peut-être Port-Loto sous ma plume.

Deux ampoules allumées pour éclairer toute une place. Le concert des leçons mêlées aux vrombissements fait oublier le phare de la gare aux princes. Notre débarcadère aux princes. Chaque vierge marche jambes serrées. Attention aux eunuques ! Léogane ! Léogane ! Léogane ! Passent et repassent les trains de la Hasco. Je

songe aux tiges de canne, aux bras coupés, au thé puis au café. Je veux tes jets de salive pour refaire ma journée. Oh oui, tout brasero est roi en champ de canne à sucre. Colonne ! Ville à moulins à vent ! Ville d'eau de toilette de grand prix. J'entends siffler mille trains en marche sur tes rails d'autrefois. Tu lis ce télégramme, le passes au laser, l'écris sur du papier hygiénique. Tu vois, chérie, la poésie jetable se recycle dans l'W.-C. Mon visage hachuré fixe les regards de Salomé.

Elle garde ses sept voiles.

Je suis M'Badjo Baldini, nègre errant d'origine italienne. Je vis mal mon italianité dans une ville frappée de catastrophe.

Ma fable axée sur la communauté italienne d'un tiers d'île du Nouveau Monde semble prolonger mon histoire de mage basané, protégé à la fois par saint Antoine de Padoue et les Vierges noires de tout temps. Hors temps.

Depuis mon enfance, à cause de mon teint noir profond et ma peau très lisse, parents et proches m'appellent « Italien peau d'ange de charbon ». Ils étaient parvenus, bon gré mal gré, à faire mon éducation. Je revois ma tante Andréa, thébaine beauté!

Excellent en sculpture, dessin, peinture, je n'exécutais mes dessins et mes toiles qu'à l'aide de morceaux de charbon de bois. J'enrichissais aussi mes dessins de bouts de poèmes posés en italique sur le papier.

Je développe une passion démesurée pour

Salomé Manera, beauté qui a attiré une fois au Champ-des-Prés un million de carnavaliers venus s'agenouiller devant sa grâce. Un jeune professeur de mathématiques s'est immolé pour immortaliser sa beauté.

Baron-Lacroix, dieu de la Mort, entre en rivalité directe avec moi afin de me déposséder de Salomé, dite Sassa, et gâcher mes noces programmées le 1^{er} novembre, jour de la célébration de la Mort. Ce 1^{er} novembre-là, à midi tapant, je projette d'aller déposer des gerbes sur le tombeau de mes parents, décédés avant d'avoir pris le temps de me préparer pour la cérémonie nuptiale avec Salomé. Les choses auraient-elles tourné au vinaigre pour moi, peau d'ange de charbon ?

Salomé, elle, acceptera de porter le deuil jusqu'à la fin de sa vie, au point qu'une statue sera érigée en son nom dans le quartier des Ermites, sur les hauteurs du lieu-dit Mariéla. Elle aussi est entrée dans la légende de ma ville pour sa danse parfaite au-dessus d'un sémaphore.

Moi, M'Badjo Baldini, je nourris des polémiques au sujet de ma noirceur charbon, un trait qui contraste avec mon visage angélique mais qui s'accorde à mon rire terrifiant, aux dires des habitants de Port-au-Prince, frappé de trois désastres en un an. Certains osent m'appeler « Frayeur de la nuit », lorsqu'ils décèlent que je

peux devenir aussi laid que les Gorgones et plus haut que Maître-Minuit dont le crâne rasé-propre touche par moment le ciel.

Par endroit, je me considère comme Osiris, dieu de la Mort de l'Égypte ancienne, comme Baron, ramasseur de cadavres vodouisants. Également amateur d'encens, je me nomme Balthazar des Tropiques dans cette ville considérée comme un chaos-Babel.

Ô ma ville, je te veux belle comme par le passé. Avec ton Bicentenaire peuplé de sculptures géantes, de fontaines lumineuses.

Ce matin, j'ai fait une virée au centre historique. Que des campements de sans-abri ! Notre macadam attirait les séquestrés et estropiés du Mardi des douleurs.

Le soleil devient triste et les maisons affaissées perdent leur première beauté. Je réclame soixante-dix jours d'incantations en mémoire de nos morts. Non ! Je sais que cela va déranger. Tout le monde doit se bander les muscles afin de redresser cette cité pareille à un camp de charognes.

Des histoires de personnages telluriques et ordinaires se croisent, s'entrechoquent dans un climat de délits de voyance, de procès-verbaux inachevés, de sourde colère de dieux parfois plus confus que les humains. Histoires mêlées.

Ma parole s'accorde au tragique du cataclysme de janvier, prolongement des catastrophes his-

toriques de Port-au-Prince. Un mot brûle nos lèvres : la blesse. Chacun essaie de l'interpréter à sa manière. Peintres, musiciens, poètes, philosophes des rues, géophysiciens, médecins urgentistes, théologiens, sorciers, religieuses, gardiens des mystères des temps immémoriaux cherchent une solution à la blesse : peste, choléra, déferlante des cyclones, douleur de l'Histoire.

Prise dans la tourmente, pour ne pas sombrer totalement, ma ville nage dans des songes ininterrompus. Cette capitale ressemble à une sorte de Capharnaüm des temps modernes, ville difficile depuis la chute de Monsieur le Président Guédé Nibo Fils.

Outre mon père, ma mère, mon oncle, la sagesse, les dieux et les femmes occupent une place importante dans ma vie. Je nommerai Rahab, Soledad et surtout, Salomé Manera dite Sassa, incarnation, je crois, de la reine de Saba.

Diverses villes antiques me parlent. Citons Thèbes, Nécropolis ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Je t'offre cette peinture de Fra Angelico !

Faut-il le crier par-delà les toits ?

Je suis d'origine italienne : Sicile et Florence ! Et puis j'ai deux autres attaches, l'indomptable Isis d'Égypte. L'autre est Circé, la magicienne.

Please !

Passionné de charbon de bois, j'en fais depuis mon enfance des bâtonnets pour écrire des choses, dessiner, immortaliser l'instant. Soit sur les murs de ma chambre, soit sur le portail d'entrée du cimetière de Port-au-Prince. Toujours avec l'autorisation de l'ancien maire de la ville, Dr Auguste Boisrond, cinéaste de renom, opposant farouche au dictateur Papa Guédé Nibo.

Addict au charbon, j'avais pris l'habitude au cours de mon enfance de jouer au conducteur de camion-charbon. Ma mise en scène était celle-ci : j'extrayais quelques noirs morceaux, les cassais en mille fragments, les rangeais tels des paquets à transporter.

Comme tout enfant rusé, je sortais mon jouet, sorte de petit camion en bois aux roues de fruits de sablier que je tirais derrière moi par une ficelle. Et criais à intelligible voix : « Voici du bon charbon de bois, pas cher ! »

L'un de mes oncles paternels, Oswaldo Fabri-

cio Baldini, était le seul conducteur blanc de camion de charbon dans tout le pays. La malice populaire disait : « Hum ! Un blanc accro au charbon ! Ça veut dire quelque chose : le charbon rapporte ! »

Comme l'a dit Dédée Délivrance : Nous mourrons tous. Le pays deviendra un désert si rien n'est fait.

Tout basané amateur de charbon que j'étais, je me demandais si après tout il ne fallait pas reboiser le pays.

Je fais un rêve : celui de planter suffisamment d'arbres dans tout le pays pour qu'on en coupe et qu'on en fasse du charbon sans détruire nos réserves d'essences fruitières et patrimoniales qui auront repoussé. Je connais un petit État au Moyen-Orient qui a fertilisé ses déserts.

Prends un charbon et écris cela, cher monsieur scribe, plume et encre, brave écrivain dessinateur, note bien ceci : « Si tu ne trouves plus un morceau de charbon pour travailler à ton rythme, achète-toi des bâtonnets de craie et remplis chaque jour le tableau noir qui se trouve en face de toi de dessins surréalistes. »

Mon prénom est peut-être d'origine africaine et mon nom de famille évoque mes origines italiennes.

Les voisins de mes parents pensaient que j'étais devenu fou en écrivant sur de vieux

cahiers, sur n'importe quoi. Je me livrais sans crainte à mes exercices de folie de semi-moine et de scribe. Et rêvais d'être grand orateur.

J'ai exercé mille et une fois par jour mes gestes de commis-scribe, armé d'un morceau de charbon pour écrire et dessiner sur les murs de ma chambre les moments forts de chaque nuit, chaque matin. Aujourd'hui, je veux dessiner, mais vraiment bien dessiner la navette spatiale Apollo 11.

J'entends illustrer le roman *De la Terre à la Lune* de Jules Verne. J'y arriverai. « La terre est artificielle », déclare le peintre Levoy Exil, ce frère-soleil victime d'une glissade à Manhattan, cause de ses fractures au tibia. La chose, le séisme, l'avait surpris non loin de l'église du Sacré-Cœur de Turgeau. Il était dans ce quartier résidentiel pour s'occuper d'une importante exposition consacrée à la première vague des peintres Saint Soleil. Lors des répliques, il a injurié le séisme.